



HAL
open science

TU pars, NOUS vacille : trois voix pour écouter-dire une œuvre-relation (hommage à Serge Martin)

Olivier Mouginot, Frédérique Cosnier-Laffage, Charlotte Guennoc

► To cite this version:

Olivier Mouginot, Frédérique Cosnier-Laffage, Charlotte Guennoc. TU pars, NOUS vacille : trois voix pour écouter-dire une œuvre-relation (hommage à Serge Martin). Colloque “ La relation en didactique des langues ”, DILTEC (EA 2288), Université Sorbonne nouvelle Paris 3, Nov 2024, Paris, France. hal-04813218

HAL Id: hal-04813218

<https://hal.science/hal-04813218v1>

Submitted on 16 Dec 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - ShareAlike 4.0 International License

Conférence

TU pars, NOUS vacille :
trois voix pour écouter-dire une œuvre-relation
(hommage à Serge Martin)

Olivier Mouginot, Frédérique Cosnier, Charlotte Guennoc

Colloque « La relation en didactique des langues »
Université Sorbonne Nouvelle Paris 3 – DILTEC
28-29 novembre 2024

Une « didactique des relations de voix » ?

Olivier Mouginot

Serge, *tu pars*, *nous vacille*¹ mais ne peut s'éteindre. Ton départ nous laisse abasourdis, mais pas sans voix. Comme tu le vois, nous continuons de « tenir voix » (2014 : 299), nous essayons du moins. Dans l'inconfort de ton absence. Mais avec le renfort bienvenu de l'incertitude – terme que tu associes justement au vacillement (2015 : np). Cette manière de toujours « être au commencement »² dans le but avoué de ne jamais en finir avec l'inaccompli, tu as su si bien la mettre à profit, la partager aussi dans l'indéchirable de ta vie, notamment en explorant l'incroyable multiplicité des nouages entre formes de langage et formes de vie.

Serge, tous les jours, notre je-tu continue ; je continue à lire, réfléchir, écrire, enseigner, avec toi ; tu m'accompagnes en continu(s). Bien sûr, nous continuons d'une façon différente. Désormais, il me faut réinventer ce compagnonnage de voix, poursuivre par d'autres moyens cette aventure de recherche conçue ensemble. Pour ce faire, tu as laissé des ressources exemplaires, des incitations fortes, des instructions enthousiastes. Et puis il y a ta voix, elle aussi en devenir dans chaque chantier de recherche qui occupe les uns et les autres.

Serge, dans la très vaste constellation de tes travaux, j'ai fait le choix aujourd'hui de m'arrêter sur ta proposition d'une « **didactique des relations de voix**³ » (2014 : 151), dénommée autrement à divers endroits et moments de ta recherche – par exemple : « didactique des œuvres et des voix » (2014 : 105) ; « didactique pour prendre/donner voix » (2014 : 141) ; « didactique de la relation vocale » (2018a) ; « didactique des voix continuées » (2019a) ; etc. D'autres formules notionnelles constituent l'arrière-plan indistinctement poétique-éthique-politique de ton projet de reconceptualisation didactique. Par exemple, celle de « résonance générale »⁴, reprise explicite de la « sonorité générale »⁵ de Péguy ; celle, un brin secrète, d'« université inconnue avec les poèmes » que tu imagines à la lecture de l'œuvre poétique de Bolaño ; ou celle, plus ambitieuse et facétieuse encore, de « république démocratique et sociale des lectures qui font voix de partout et par tous »⁶ (2019b : np).

¹ Reprise du titre de ton recueil *Tu pars, je vacille* (2024) publié chez Tarabuste.

² Formule empruntée à Kierkegaard (1993 : 698) que tu cites notamment dans *Quelle littérature pour la jeunesse ?* (2009 : 170), ouvrage co-écrit avec Marie-Claire.

³ L'usage du gras vise ici à rendre plus visibles tes ancrages et apports notionnels.

⁴ Choisie pour titre d'une revue publiée à partir de 2006 avec Laurent Mourey et Philippe Païni.

⁵ Dans Péguy, *Clio, Dialogue de l'Histoire avec l'âme païenne, Œuvres poétiques complètes*, tome 3, La Pléiade, Gallimard, p. 1048.

⁶ Je redonne la citation complète : « (...) l'enjeu, une fois encore, c'est d'engager une résonance générale, dans et par la multiplicité des parcours, qui permette qu'une égalité vocale prenne corps comme écoute d'un inconnu commun entièrement rattaché à chaque expérience pour qu'il vive, continue, s'incorpore. Aussi l'enjeu permet-il de viser une démocratie de la lecture où chaque lecture portée par l'inconnu de l'œuvre est inséparable et égale

Serge, ces propositions n'auront jamais été chez toi de l'ordre d'une ligne d'horizon, d'une bulle spéculative. Cette didactique, c'est celle que tu as pratiquée, d'abord comme professeur des écoles, puis en Institut universitaire de formation des maîtres, et un peu plus tard encore, dans tes enseignements et séminaires à l'Université. Cela explique peut-être pourquoi les nombreux travaux qui s'y rapportent ne sont pas localisés, sectorisés : les expériences et réflexions qui fondent ta didactique embrassent tout à la fois les études littéraires, la didactique de la poésie et de la littérature à l'École, l'enseignement du français comme langue première, seconde ou étrangère.

J'aimerais rappeler que ce chantier d'envergure s'articule depuis l'origine à une trajectoire scientifique singulière, dédiée aux rapports entre **langage, voix et relation**. Son fil conducteur : l'étude critique et transversale des théories relationnelles (notamment dans les champs poétique, littéraire, philosophique, esthétique, etc.) et des théories linguistiques. Ce faisant, tu contribues à mettre au jour une **anthropologie de la relation dans et par le langage**, d'abord au moyen d'une **poétique critique de la relation** que tu ne manques jamais de tester au plus près des apprentissages langagiers. Avec le temps, cette anthropologie relationnelle du langage s'élargit de manière décisive en se tournant résolument vers un « **vivre en voix** » (2019a) – dont témoigne de manière remarquable l'un de tes derniers textes, un bref essai écrit en 2023 et non encore publié, sobrement intitulé *Voix*.

Ta didactique des relations de voix, je propose de l'explicitier maintenant au moyen de trois entrées différentes – comme : 1) **Didactique des œuvres et des voix** ; 2) **Didactique d'un « faire œuvre avec les œuvres »** ; 3) **Didactique des rénonciations**. Serge, je sais qu'exceptionnellement tu me pardonneras ces séparations et discontinuités...

1) Didactique des œuvres et des voix

Quelle serait finalement la véritable vocation didactique de la littérature ? Cette question traverse une grande partie de tes recherches, Serge. Si les œuvres littéraires peuvent servir les apprentissages, expliques-tu, c'est parce qu'elles constituent des **passages d'expériences** et donc de savoirs :

La vérité des savoirs n'est pas à verser entièrement dans la vérité des sciences mais bien à chercher aussi dans la vérité des expériences et surtout des passages d'expériences : dans les textes littéraires et aussi dans la manière dont les textes dits documentaires nous parlent. (2014 : 111)

aux autres. Le territoire que je cherche c'est celui-là : cette république démocratique et sociale des lectures qui font voix de partout et par tous. » (2019b : np)

Puisqu'elles « nous apprennent nos possibles »⁷, tu affirmes que c'est aux œuvres de langage et de culture de nourrir l'enseignement, la didactique, la pédagogie en mettant concrètement chaque enseignant et élève au défi de « faire voix ensemble » (2019b) dès qu'il y a transmission et apprentissage. C'est aussi défendre l'idée que les apprentissages langagiers gagneraient à prendre en compte en priorité les « dynamiques des œuvres et des lectures » (2014 : 11) qui contribuent à invalider les séparations naturalisées entre paroles ordinaires et discours littéraires – c'est moi qui souligne :

(...) le poème n'est pas un objet d'études mais un test critique comme rapport de subjectivations. (...) Le poème constitue en effet le meilleur test pour penser société et enseignement, corps et langage, etc., parce qu'en tant qu'il intensifie la transformation des formes de vie en formes de langage et inversement, il fait le test des rapports dans et par le langage, de tous les rapports, comme interprétant majeur. (2019b)

Il me semble extrêmement important de frotter toutes les disciplines des sciences humaines et sociales aux poèmes au lieu de laisser ces derniers aux seuls spécialistes confinés dans leur domaine de spécialité : les poèmes et au-delà le langage constituent des tests de la relation, et donc de « l'humaine condition » (...). (2020 : np)

Cette manière de considérer autrement les arts du langage, en leur confiant un rôle essentiel dans l'augmentation et la diversification des savoirs savants et scolaires, implique chez toi, Serge, une redéfinition de ce qu'est une œuvre littéraire et de ce qu'elle nous fait et nous fait faire, en premier lieu en classe :

Plus qu'un produit (culturel, de mémoire, idéal ou formel), une œuvre est un processus qui ne s'arrête pas à quelques limites qu'on lui aurait fixées : pas plus ouverte que fermée, elle est infinie si elle est œuvre, c'est-à-dire en activité. (...) Elle est pure relation parce qu'elle exige qu'on devienne sujet de sa lecture, sujet de l'œuvre, avec d'autres. C'est la condition d'égalité que seules les œuvres offrent ; et d'abord les œuvres langagières, des comptines aux grands auteurs en passant par toutes ces œuvres qui un jour vous ont fait tout autre : ce que vous ne vous saviez pas que vous étiez. (2014 : 113-114)

Ta didactique des relations de voix engage également, Serge, une reprise critique de plusieurs notions qui la sous-tendent, parmi lesquelles **voix** et **oralité**.

⁷ Je réénonce ici la formule-titre (« Les poèmes nous apprennent nos possibles ») d'un entretien de 2020.

S'agissant de la première, à rebours des conceptions disciplinées de la voix⁸, tu repars de l'apport anthropologique de Meschonnic, fondamental à tes yeux : « **La voix est relation.** »⁹ Pourquoi la voix est relation – en particulier dans une œuvre de langage ? Selon toi, la relation a à voir avec le « **continu des œuvres** » (2002), la possibilité d'« **associations d'historicités** » (2014 : 25), d'« **engrenage des historicités** » (2015) qu'elles suscitent – ou non. Cette transhistoricité n'est pas seulement de l'ordre d'une concordance des temps ou des intérêts. Elle peut relever d'une véritable **intersubjectivation**¹⁰, c'est-à-dire d'une expérience relationnelle entre des sujets de langage, une sorte d'abouchement énonciatif. La voix est justement, selon toi, ce mouvement dialogique qui, dans un poème, une histoire ou une œuvre, crée une relation de sujet à sujet. Elle est cette force relationnelle qui réside dans l'organisation subjective et culturelle d'un discours. Elle est cette conséquence immédiate et concrète du primat du rythme et de la prosodie dans l'œuvre qui se découvre, se lit et s'active à la faveur d'une écoute qui la continue.

Ta conceptualisation de l'oralité s'en trouve logiquement modifiée, Serge, puisque tu la définis comme tout essai de subjectivation maximale dans le langage, comme maximum de « **voix-relation** » (2014 : 108) – et donc de corps – dans chaque pratique sociolangagière donnée. On aboutit avec toi à une anthropologie du dire relationnel qui permet d'étudier chaque fois les conditions d'émergence et de maintien d'une communauté vocale, voire d'un « peuple de voix » (2018b : 171), en classe, en atelier, en toute autre circonstance...

2) Didactique d'un « faire œuvre avec les œuvres »

À partir du moment où une œuvre littéraire devient un « levier de paroles » ou, mieux, un « **opérateur de voix** » (2014 : 151), la pluralité d'expériences qu'elle demande conduit premièrement à questionner l'ordinaire des découpages disciplinaires et contextuels propres aux didactiques du français :

Si les œuvres font voir l'étranger (si ce n'est l'étrangèreté, c'est-à-dire l'inattendu, voire l'inconnu) linguistique et culturel au cœur de la discursivité, alors on comprend qu'il ne peut y avoir de didactique de la littérature sans une didactique des langues au lieu de l'associer à un monolinguisme étroit. Et, si les œuvres font parler, alors la didactique de la littérature est forcément un levier décisif de toute didactique des langues... (2016 : 210)¹¹

⁸ Par exemple, la voix au sens acoustique, la voix instrument ou technique, la voix expression ou rhétorique, la voix métaphore d'une incarnation floue du sujet, etc.

⁹ Dans Meschonnic (1982/2009) *Critique du rythme. Une anthropologie historique du langage*. Paris : Verdier, « Poche », p. 294

¹⁰ Dans et par le langage, il n'y a probablement pas de subjectivation proprement dite, seulement de l'intersubjectivation. « Est *sujet* celui par qui un *autre* est *sujet* (...) », écrit Meschonnic (Martin, Meschonnic, 2002) en continuant Benveniste. La didactique des relations de voix se fonde en partie sur cette donnée première.

¹¹ Proposition réénoncée plus loin avec cette formule-manifeste : « [...] vivre la littérature change la didactique des langues et penser la didactique des langues change la littérature. » (2016 : 217)

« **Faire œuvre avec les œuvres** » (2005, 2014) en situation d'enseignement-apprentissage suppose ensuite d'interroger les notions de réception et de compréhension ainsi que les pratiques en matière de lecture(s) et d'écriture(s). Selon toi, ce sont les œuvres elles-mêmes qui requièrent une « didactique générale du continu des expériences langagières » (2014 : 17), une « didactique du continuum parler, lire, écrire par le dire et donc par la voix » (2019d : np)¹². Tu rappelles à de nombreuses reprises que toute œuvre de langage, bien au-delà des genres littéraires

demande d'inventer la lecture, la compréhension, la référence même, dans le mouvement d'une relation qui refait tout à neuf, qui transforme tout en rapports : celui qui lit, celui qui dit, celui qui parle, celui qui écoute... où le continu de la vie tient par une force qui est justement le passage de voix que fait un poème. Aussi faire poème à l'école, de la classe de primaire au séminaire de master, c'est tout faire pour que cette force advienne, qu'elle oriente non seulement le jeune lecteur mais tous les protagonistes de la lecture (...). (2013 : np)

La lecture est de l'ordre de l'inconnu, au sens du moteur de toute relation, car la lecture ce n'est pas la relation d'un sujet à un objet, le livre, mais d'un sujet à un sujet, d'une lecture à une écriture, et cela infiniment car elles ne sont jamais deux fois les mêmes. (2014 : 81)

N'hésitant pas à questionner frontalement les théories de la réception¹³ et, par conséquent, celles de la lecture littéraire, tu refuses que l'œuvre de langage soit ce « *texte* immuable » associé à des « lectures passagères » définies comme actualisations (2019b). Au contraire, pour toi l'œuvre doit être « **traversière** » (2013). Méfiant à l'égard des assignations thématique, herméneutique, formaliste, esthétique qui favoriseraient pédagogiquement des applications, tu rappelles qu'il s'agit à chaque fois d'inventer l'« utopie d'une compréhension qui n'arrête pas le sens » (2013) et qui susciterait au contraire des « **passages de voix** », autrement dit l'invention d'« **histoires de voix** » (2013). Celles-ci se fondent sur une dynamique d'« **[é]coute** de ce qui traverse l'œuvre et de ce qui nous traverse : un comprendre et un transformer le monde et nous avec (...) » (2013). Il ne s'agit plus seulement de rendre compte de son parcours de lecture ou de lecteur, de chercher à s'inscrire dans l'œuvre, ou d'y répondre, mais plutôt de « faire œuvre avec les œuvres » au sens d'un « **faire relation** » (2013). Les parcours expérimentiels recherchés sont de l'ordre de montages de « pratiques où les lectures, les

¹² Je redonne la citation complète : « Penser une didactique du continuum parler, lire, écrire par le dire et donc par la voix parce que la didactique souffre des pensées du discontinu, du fragmentaire, du saupoudrage, du manque d'orientation fondamentale, et des traditionnelles dichotomies (langue/lettres ; communication/expression ; oral/écrit ; populaire/savant ; contemporain/patrimoine...) » (2019d)

¹³ Par exemple : « Je pense en effet que les théories de la réception, sous couvert de prendre en considération le lecteur (...), réitérent l'opération théologico-politique d'une imposition du sens et du sens du sens en manœuvrant avec les tensions naturalisées de l'objet-texte et des sujets auteur et lecteur, du genre et de l'œuvre, de l'intertexte et du texte et, enfin, du "langage poétique" et du "langage pratique" [termes empruntés à Jauss, 1978]. » (Martin, 2019b : np)

écritures et les réflexions sur ces pratiques elles-mêmes permettent de faire venir les voix des œuvres au présent de la classe ou du séminaire (...) » (2014 : 25).

Plus concrètement, « pour que les œuvres fassent œuvre, pour que leur intempestivité continue » (2019b), tu as expérimenté et analysé tout un ensemble d'expériences langagières que tu nommes des « **réénonciations vives** ». Nourries par « l'inconnu de ce qui vient quand on lit dans et par l'écoute » (2013), ces réénonciations ou ces « **voix continuées** » engagent autant les enseignants que les élèves-apprenants-étudiants.

3) Didactique des réénonciations ?

Qu'est-ce qu'une « didactique des réénonciations » ? Une didactique préoccupée par la nature et l'intensité de ces montages d'expériences langagières dénommés dans tes écrits « voix continuées », « rapports de voix », « passages de voix », « reprises de voix », « essais de voix », « points de voix » – tout un continuum notionnel et expérientiel d'ailleurs passionnant à explorer ! Ces parcours relationnels sont portés parce que tu appelles des « **rituels d'accompagnement** » (2013), ceux-là mêmes que tu as élaboré tout au long de ta carrière.

Concernant le terme de **réénonciation** lui-même¹⁴, je commencerai par reprendre ce constat, le tien : « (...) il y a peu de différence entre les lecteurs qu'ils soient novices ou "experts" s'ils s'engagent dans une réénonciation qui ouvre l'œuvre à leur historicité propre. » (2019b) De l'ordre d'un écouter-dire maximal, la réénonciation renvoie à l'activité plurielle d'une voix continuant une autre voix, l'expérience intense d'un passage de voix qui aboutit à l'invention de son propre « **point de voix** ». La réénonciation implique concrètement de multiples lectures-écritures continuées, des lectures-écritures

à hauteur de voix, de sujets en devenir qui se répondent non en se conformant à un modèle de subjectivation, mais en augmentant l'écoute de l'inconnu de la relation en cours, relation vocale qui ouvre à tout l'inaccompli de l'œuvre (...).
(2019b)

Renvoyant à toute activité d'invention d'un trans-sujet dans et par le langage d'une œuvre, la réénonciation suppose une conception du dire qui traverse la trilogie scolaire parler-lire-écrire. Comme tu le rappelles à de nombreuses reprises, il y a un rapport fondamental entre **dire et subjectivation** : « (...) dire est au fond le mode premier de toute subjectivation à l'œuvre dans le parler, le lire et l'écrire » (2014 : 18). Exprimant « le primat de la voix dans le langage et du langage dans la voix », le dire ne renvoie plus à un compartimentage des apprentissages, à un mode de réalisation langagier ou

¹⁴ Tu empruntes le terme à Meschonnic (1982/2009 : 72) pour l'emmener bien plus loin au double plan conceptuel et pratique.

artistique. Irréductible à des « théories régionales » en matière d'activités d'expression ou d'interprétation, il est la continuation même de l'œuvre :

(...) l'attention au dire comme écoute revient à laisser agir – à ne pas empêcher d'agir – toute la part d'inconnu, d'imprévu, d'insaisissable, qui fait la force toujours active d'une œuvre dans et par un parler, un lire ou un écrire, au cœur de la plus grande attention portée à l'activité du langage comme activité d'un sujet-relation. Nous sommes alors portés par l'œuvre plus que nous la portons : c'est elle qui nous fait parler, lire, écrire plus qu'on ne la parle, la lit, l'écrit. (2014 : 20)

Une fois repérés ou agissants, les mouvements de voix des œuvres de langage ouvrent des passages, des possibilités de reprises « autant qu'on peut et qu'on est » (2013). Il reste toutefois à décrire comment cette didactique des réénonciations parvient à créer des situations d'écoute des historicités sociolangagières. Comment créer de la relation langagière, garantir à tout lecteur (élève, apprenant, étudiant, stagiaire en formation, participant à un atelier) la possibilité de devenir sujet par un autre sujet de langage ?

Deux précisions peut-être, l'une à propos de l'enseignant, l'autre au sujet des élèves :

Ta perspective didactique, Serge, modifie le travail de médiation de l'enseignant qui « n'est ni un animateur, ni un explicateur, mais un **accompagnateur** qui participe entièrement à la relation continuée que fait l'œuvre » (2014 : 30). Tu expliques d'ailleurs dans l'extrait suivant ce qu'est cet accompagnement, d'abord d'une attitude générale fondée sur l'enthousiasme à tenir devant l'activité langagière, celles des œuvres et celles des personnes qui œuvrent avec elles :

(...) le travail d'enseignement est plus un accompagnement qui commence par une écoute où la transmission se fait relation, rapport de rapport. Les enfants vivent le langage sous le signe d'une expérience vive qui les occupe beaucoup jusqu'à jubiler : je pense aux comptines mais également à l'inventivité de beaucoup d'entre eux quand ils découvrent le monde dans et par le langage. Ce serait réducteur d'y voir seulement jeux de mots ou babillages : ces essais sont à proprement parler des essais de voix qui inventent dans le même mouvement formes de langage et forme de vie, manières d'être et de dire. (2013)

Tu parles ici d'« **essais de voix** ». J'ai toujours beaucoup aimé cette formule qui permet de signaler les dimensions concrètes, expérientielles, de la réénonciation comme ensemble de gestes. Faire œuvre avec les œuvres, c'est les mettre en œuvre d'une certaine manière, au moyen d'interventions spécifiques. Penser la relation aux œuvres ne peut que conduire à reconfigurer la relation pédagogique, en mettant notamment en marche – plus qu'en démarche – des « leviers didactiques » (2014 : 105) :

(...) ce qui compte c'est de faire vivre les œuvres en privilégiant leur activité, leur force qui est à même de nous faire sujet d'un faire et non d'un répéter ou d'un reproduire, sujet d'une émancipation et non d'une soumission. (2014 : 113)

Souhaitant qu'« [i]mplication personnelle et dynamique collective interagissent pour favoriser les parcours individuels autant que la construction d'une culture commune (...) » (2014 : 107), tu as mis au jour, à la faveur d'une typologie très ouverte, une **gestualité** spécifique permettant d'engager enseignants et élèves dans ces « relations de voix » entendues comme inventions de corrélations empiriques mais décisives avec les œuvres. Je suis d'ailleurs étonné, et cela depuis longtemps, par la seule condition que tu mets à cette gestualité langagière : [les réénonciations] « exigent le meilleur de chacun là où il en est de son histoire personnelle et scolaire. » (2014 : 113)

Tu distingues plusieurs catégories de gestes langagiers, définis comme des « **proses en action** qui inventent des présents de l'œuvre » (2019c). Ces gestes n'existent pas indépendamment les uns des autres, leur enchaînement est l'unique condition pour initier de véritables « **passages de résonances** » (2014 : 109) :

- Des **gestes d'écoute** pour faire des élèves des auditeurs, des apprentis-chercheurs de voix-relations : lecture-écoute magistrales entre rituels et surprises ; lecture spontanée et éventuellement accidentée ; lecture chorale ; lecture enregistrée et réécoutée à distance ; écritures dans les interstices de l'œuvre en donnant de la voix à ceux qui n'en ont pas.
- Des **gestes-mouvements** (notes de lecture, carnet de lecteur, anthologie personnelle, enregistrement de sa voix au milieu des œuvres) pour découvrir-parcourir d'œuvre en œuvre jusqu'à des histoires de lecteurs et de lectures plus que des observations à dominante intertextuelle.
- Des **gestes d'échanges** et des **échanges de gestes** pour continuer une œuvre qui est « toujours l'histoire d'un échange de voix, de lieux, de moments, de vues, d'écoutes et, surtout, d'expériences » (2014 : 109).
- Des **gestes d'appropriation** dans un je-tu vivant et créatif avec l'œuvre, soit des gestes de reformulation/réénonciation pour faire sienne une œuvre « dans sa propre voix, sa propre manière de vivre, son propre corps » (2014 : 111).

Tout ce que te doit l'atelier-relation

Une didactique des relations de voix est, selon toi, une didactique toujours critique de son cadre méthodologique-pédagogique et de ses propres gestualités. C'est peut-être plus particulièrement autour de cette question que nous nous sommes rencontrés et avons cheminé ensemble de manière prolongée, Serge. Travaillant au départ sur les « ateliers du dire » en français langue étrangère et seconde puis dorénavant sur le *faire atelier* en éducation, tu m'as fait comprendre la nécessité de penser ensemble

transmission et relation en insistant sur cet autre point : toujours penser la relation dans et par le langage si l'on veut vraiment en faire un concept critique de la pensée de la transmission. Autrement dit, ne jamais oublier de « (...) tenir le plus grand compte du langage » (2014 : 51) pour ne pas laisser la relation seulement dans la psychologie des acteurs, la sociologie des institutions, la pédagogie des dispositifs. Ce conseil, il m'accompagne jusqu'à aujourd'hui. Il s'avère toujours aussi précieux au moment précis où il s'agit pour moi d'intensifier l'étude de la relation langagière au cœur de ces passages d'expériences singuliers que sont les ateliers. De la voix-relation à l'atelier-relation, je pourrais dire qu'il n'y a qu'un mot, qu'un pas... Ce serait oublier combien j'ai eu la chance de pouvoir cheminer un certain temps à tes côtés, Serge. Merci infiniment pour tout.

Olivier Mougnot

Références bibliographiques

- MARTIN, S. (2002). « La littérature à l'école : où est passée la critique ? (Vers une poétique de la relation critique) » (entretien). *Les Actes de Lecture* n°79. pp. 36-39. URL : https://www.lecture.org/revues_livres/actes_lectures/AL/AL79/page36.PDF
- MARTIN, S., MESCHONNIC, H. (2002). « Meschonnic, le rythme du poème dans la vie et la pensée » (entretien). *Le français aujourd'hui* n°137, pp. 121-128. URL : <file:///C:/Users/util/Downloads/henri-meschonnic-1.pdf>
- MARTIN, S. (2005). « Faire œuvre avec les œuvres ». *Français aujourd'hui* n°149. Paris : Armand Colin. pp. 67-73
- MARTIN, M.-C. & S. (2009). *Quelle littérature pour la jeunesse ?* Paris : Klincksieck.
- MARTIN, S., BERAY, P. (2013). « Avec les poèmes, on est tous des débutants » (entretien). *Médiapart* [en ligne]. URL : <https://www.mediapart.fr/journal/culture-idees/120613/de-l-ecole-l-universite-avec-les-poemes-est-tous-des-debutants>
- MARTIN, S. (2014). *Poétique de la voix en littérature de jeunesse. Le racontage de la maternelle à l'université*. Paris : L'Harmattan.
- MARTIN, S., MIRALLES, Y. (2015). « Serge Ritman, l'indéchirable du dire » (entretien). *Poezibao* [en ligne]. URL : https://poezibao.typepad.com/poezibao/2015/05/entretien_serje_martin1.html
- MARTIN, S. (2016). « *Je n'enseigne point, je raconte*. La voix, la relation : réflexions théoriques et didactiques. Avec Dany Laferrière et Gérard Noiret ». *Carnets : revue électronique d'études françaises (APEF)* n°8 [en ligne], np. URL : <https://journals.openedition.org/carnets/1926>
- MARTIN, S. (2018a). « Un petit caillou dans la chaussure didactique : le poème ». *Pratiques* [En ligne] n°179-180. URL : <http://journals.openedition.org/pratiques/4710>
- MARTIN, S. (2018b). « Une poétique et une didactique des relations de voix. Enjeux et perspectives pour l'enseignement et la recherche ». *Carnets : revue électronique d'études françaises (APEF)* n°13 [en ligne], pp. 160-173. URL : <https://journals.openedition.org/carnets/2651>
- MARTIN, S., (2019a). *L'impératif de la voix. De Paul Éluard à Jacques Ancet*. Paris : Classiques Garnier.
- MARTIN, S., PAINI, P. (2019b). « L'impératif de la voix pour l'enseignement et la recherche littéraires » (entretien). *Résonance générale* [en ligne]. URL : <https://uip.hypotheses.org/104>
- MARTIN, S., CHAULET-ACHOUR, C. (2019c). « Entrer dans un texte littéraire par la voix » (entretien). *Diacritik* [en ligne]. URL : <https://diacritik.com/2019/09/25/entrer-dans-un-texte-litteraire-par-la-voix-entretien-avec-serge-martin/#more-45642>
- MARTIN, S. (2019d). « Inventer des réénonciations : passages de voix continuées en enseignement/apprentissage des littératures ». *TDFLE* hors série n°9 [en ligne]. URL : <https://revue-tdfle.fr/pdf/articles/hors-serie-9/222-inventer-des-reenonciations-passages-de-voix-continuees-en-enseignement-apprentissage-des-litteratures>
- MARTIN, S., MITROVIC, V. (2020). « Les poèmes nous apprennent nos possibles » (entretien). *Poesie en classe* (HEP Lausanne, Suisse) [en ligne]. URL : <https://poesie-en-classe.lyricalvalley.org/2020/01/07/visions-de-la-poesie-portrait-de-serge-martin/>

Vers une poétique de la relation critique

Frédérique Cosnier

Cher Serge, ...

La recherche d'une « poétique et anthropologie de la voix et de la relation¹⁵ »

... la relation tu la travailles depuis au moins ta thèse, soutenue en 2002 à l'Université de Cergy Pontoise sous la direction de Daniel Delas :

Langage et relation : Anthropologie du sujet et poésie contemporaine

À ce jour on peut compter : 22 ans au moins que la notion de relation te travaille, et que tu travailles avec elle. Plus de 20 ans de recherche que tu nous offres sur un plateau, pour que cela travaille encore.

Il faut redire que dès ta thèse en effet, tous les chemins sont tracés et très avancés. Très arpentés déjà, car nourris de recherches dont on ne peut même pas dater l'origine. L'origine, notion que tu aurais portée au débat critique, pour sans doute la porter non dans un passé mythique mais dans l'inconnu d'un à-venir. J'ai relu le résumé de cette thèse et en effet tout est déjà là, relié et reliant, de notion en notion, qui s'articulent dans un système que tu n'auras de cesse de bousculer, retourner, réenoncer, remettre à l'épreuve, avec chaque poème lu. Puisque c'est à l'épreuve des textes que tu pensais et relançais la pensée :

Les théories relationnelles telles que la « praxéologie », la « sociologie de la médiation », la « relation esthétique », s'imposent aujourd'hui. Aucune ne semble s'inscrire dans la « théorie du langage » initiée par Saussure. Ce travail cherche à penser la relation dans et par le langage¹⁶.

Premier jalon à poser pour spécifier ta perspective et tes apports : il s'agit, au sein des sciences humaines, de pallier le manque crucial d'une attention portée à la vie du langage, même et surtout dans les sous-disciplines où cette recherche d'une théorie du langage devrait constituer la condition *sine qua non* des investigations. Tu restes fidèle en cela à l'enseignement décisif de Benveniste, qui signale dès 1974 que le langage est « l'interprétant de la société¹⁷ ». Partant, qu'aucune théorie relationnelle ne saurait être élaborée sans penser le langage au sein duquel (dans) et grâce auquel (par), les théories se constituent.

¹⁵ C'est ainsi que Serge formule son premier « thème de recherche » sur sa page de présentation du DILTEC <http://www.univ-paris3.fr/m-martin-serge-232275.kjsp?RH=ACCUEIL>.

¹⁶ Les prochaines citations renvoient au résumé de thèse de Serge, disponible ici : <https://theses.fr/2002CERG0161>. Nous soulignons quelques expressions.

¹⁷ É. BENVENISTE, « Sémiologie de la langue », dans *Problèmes de linguistique générale 2*, Paris, Gallimard, 1974, p. 54.

Puis :

Dans un premier temps, nous observons que, dans toutes les disciplines, la relation est figurée par l'opposition de termes essentialistes : le même et l'autre, la présence et l'absence. À ce dualisme nous préférons l'attention aux rythmes relationnels subjectifs, divers et mouvants, que les poèmes inventent pour dire et faire l'amour dans un même mouvement de parole. Ces systématiques relationnelles engendrent le continu d'un corps-langage amoureux : un « signifiant relation » toujours spécifique.

La première partie de ton travail pose un engagement majeur : la lutte contre les dualismes qui essentialisent des polarisations, quand l'écoute du langage nécessite une écoute des mouvements dialectiques au cœur de la vie du langage lui-même. Ici aussi, la référence à Benveniste est sous-jacente et essentielle :

Ainsi tombent les vieilles antinomies du « moi » et de l'« autre », de l'individu et de la société. Dualité qu'il est illégitime et erroné de réduire à un seul terme originel, que ce terme unique soit le « moi », qui devrait être installé dans sa propre conscience pour s'ouvrir alors à celle du « prochain », ou qu'il soit au contraire la société, qui préexisterait comme totalité à l'individu et d'où celui-ci ne se serait dégagé qu'à mesure qu'il acquerrait la conscience de soi. C'est dans une réalité dialectique englobant les deux termes et les définissant par relation mutuelle qu'on découvre le fondement linguistique de la subjectivité¹⁸.

Cette dialectique à l'œuvre est la manifestation sensible d'une gestuelle au cœur du langage, ce que Serge tu nommes, dans la continuité d'Henri Meschonnic, « le continu d'un corps-langage ». Cela m'évoque telle remarque essentielle de l'auteur de *Critique du rythme* abordant cette notion de « continu », en montrant son intrication décisive avec le poème, comme ce qui en fait l'activité ultime du langage :

le continu entre le corps qui parle et son langage, mais ce n'est pas seulement la gestuelle et l'intonation, c'est aussi le continu du corps à l'écrit, dans ce qui est l'invention même du langage : la littérature, la poésie¹⁹.

Enfin, Serge, tu ouvres les enjeux de cette recherche d'une théorie du langage relationnel, par le poème, en faisant de la notion de « poème-relation » le socle même d'une « anthropologie de la relation », où le poème peut se trouver au détour de tout acte de langage. Tu tends à sortir par là d'une conception du poème comme genre, comme forme, pour le resituer au cœur de l'activité du langage dans son ensemble, dans son imprévisible et inconnu :

¹⁸ É. BENVENISTE, *Problèmes de linguistique générale 1*, Paris, Gallimard, 1966, p. 260.

¹⁹ H. MESCHONNIC, « Oui qu'appelle-t-on penser ? », dans G. Dessons, S. Martin et P. Michon (éd.), *Henri Meschonnic, la pensée et le poème, Colloque de Cerisy 12-19 juillet 2003*, Paris, In Press, 2005, p. 252.

Enfin, nous observons le poème-relation dans chaque acte de langage, en initiant une anthropologie de la relation pour repenser les liens du poétique, du politique et de l'éthique dans trois domaines d'activité inséparables : langage, société et amour. Le poème du langage comme sujet-relation est une force amoureuse qui ouvre à l'infini des subjectivations (individuelles et sociales) au cœur du discours. Une poétique de la relation peut essayer d'en rendre compte.

On le voit, la relation, Serge, n'est pas tant ton objet de recherche que ta forme de vie et ta forme de langage. Ton étendard, ta politique. Et ta poétique à leur creuset : une exigence d'écoute élevée à hauteur de pratique quotidienne, corps et langage liés non seulement dans le poème, mais aussi « dans chaque acte de langage », où tu scrutes « le poème-relation », le « poème du langage comme sujet-relation ». C'est-à-dire comment nous tous, dans et par le langage, nous *faisons* la relation, tous de manière à la fois subjective et partagée. Ce sont des mouvements, des passages. Qui « engendrent le continu du corps-langage amoureux ». Je reviens dans un instant sur la place du corps dans ta poétique.

*

En rouvrant pour cet hommage à trois voix les ouvrages que j'ai de toi à la maison, je retrouve cette relation et tous les enjeux esquissés plus haut au cœur d'un article que tu écris en 2005. Tel un manifeste d'engagement dont tu es familier, un étendard, ces enjeux sont arrimés à la notion de relation dès le titre : « Pour une poétique de la relation²⁰ ». Cet article constitue une excellente entrée dans la critique du langage que tu fais. Je le recommande à tous ceux et toutes celles qui voudraient découvrir ou redécouvrir ton travail. Il paraît après le colloque de Cerisy de 2003 sur « Henri Meschonnic, la pensée et le poème²¹ », dans cette période riche qui voit sortir les deux premiers livres issus de ta thèse : *L'amour en fragments, poétique de la relation critique* (2004)²², et *Langage et relation, poétique de l'amour* (2005)²³.

²⁰ S. MARTIN, « Pour une poétique de la relation », dans *Henri Meschonnic, la pensée et le poème [actes du colloque de] Cerisy-la-Salle, 12-19 juillet 2003 / [sous la direction de Gérard Dessons, Serge Martin et Pascal Michon]*, Paris, In Press, 2005, p. 187-201.

²¹ Très important colloque (dir. Gérard Dessons, Serge Martin, Pascal Michon) réunissant des communications de Daniel Delas, Jean-Louis Chiss, Béatrice Bonhomme, Véronique Fabbri, Arnaud Bernadet, Gérard Dessons, Serge Martin, Jürgen Trabbant, et Henri Meschonnic lui-même, entre autres, ainsi que des communications et lectures des poètes Jacques Ancet et Bernard Noël. Voir <http://www.ccic-cerisy.asso.fr/meschonnic03.html>.

²² S. MARTIN, *L'amour en fragments : poétique de la relation critique*, Arras, Artois presses université, 2004.

²³ S. MARTIN, *Langage et relation : poétique de l'amour*, Paris, l'Harmattan, 2005.

Depuis une poétique, la relation critique... par la critique de la relation

L'article s'ouvre par cette phrase que je lis comme ton programme et ta signature propre, le sujet d'une critique-Martin : « La relation critique aux œuvres demande une critique de la relation²⁴ ». On y trouve d'emblée toute entière cette dynamique du renversement²⁵ qui en elle-même fait de ton écriture une écriture relationnelle dans et par sa poétique, qui ne cesse de retourner ses termes, pour miroitements, comme pour toujours faire en sorte qu'ils se regardent l'un l'autre, se dévisagent, et nous entraînent ailleurs. Sans cesse. Et aussi pour qu'ils s'adressent l'un à l'autre, se questionnent. Cette phrase dirais-je, est emblématique de ta critique. Depuis une poétique, on voit qu'en elle-même elle fait relation critique, par son rythme. Écoutons-le par une simple attention aux accents :

La-re-la-tion (4)-**cri-tique (2)**-aux-œuvres (2)-de-mande (2)-u-ne-cri-tique (4)-
de-la-re-la-ion (4)

ou

La-re-la-tion (4)-**cri-tique (2)**-aux-œuvres (2)-de-mande (2)- une (1) **cri-tique (2)**
de-la-re-la-tion (4)

Je t'entends plutôt dire la phrase dans sa deuxième version prosodique, avec un « une » en une seule syllabe, rebond pour mettre le deuxième « critique » en écho accentuel au premier.

Plusieurs observations à partir de cette phrase *d'engagement* :

- La relation chez toi Serge, c'est avant tout la relation *aux œuvres de langage*. Elle est liée à l'œuvre, c'est-à-dire au pluriel interne. Elle est liée au pluriel par l'œuvre, et à l'œuvre par le pluriel.
- La relation est *relation critique*. Elle est une critique, au sens de Meschonnic (*Critique du rythme*²⁶), qui dit ce qu'est une poétique : une écoute de ce qui fait la signifiante. Critique du rythme, ce n'est pas critiquer au sens de dévaloriser, c'est le travail critique, au sens kantien, un travail de lecture et de levée de problèmes. C'est alors Benveniste aussi. Cela implique de rejouer à chaque lecture ce que lire veut dire et engage. Une critique du sens²⁷, une critique du sujet.

²⁴ S. MARTIN, « Pour une poétique de la relation », *op. cit.*, p. 187. La prochaine citation vient de la même page. Les prochains numéros de page renvoient au même article.

²⁵ J'évite à dessein le terme de rhétorique et de stylistique « chiasme », car la critique relationnelle met en question ces approches, parmi tant d'autres (approches et questions). Qui plus est, le mot « renversement » dit bien plus que la statique du « chiasme », structurel. Le renversement engage un geste, au cœur d'un système.

²⁶ H. MESCHONNIC, *Critique du rythme : anthropologie historique du langage*, Lagrasse, Verdier, 1982.

²⁷ Voir sur cette question la notion de « *Sprachsinn*, sens du langage » qu'évoque Serge Martin p. 188 en se référant aux travaux du linguiste Jürgen Trabant sur Humboldt, notamment dans *Humboldt ou le sens du langage*, Mardaga, « Philosophie et langage », 1992.

- La relation critique est un sujet actif qui *requiert la relation* et l'engage : on voit dans cette phrase qu'elle fait apparaître un verbe d'appel, nécessairement relationnel : « demande ». Il y a requête et ce qui est requis, c'est ni plus ni moins qu'un renversement !

En effet, l'article ne va faire qu'amplifier cette dynamique du renversement, l'aggraver oserais-je dire, mais bien sûr au sens de la nécessité sérieuse comme lorsqu'on dit « l'heure est grave », quand quelque chose de décisif va se jouer là. Que va-t-il donc se jouer ? Tout le déploiement d'une systématité de la critique. Qui fait que chaque notion, non seulement va être explicitée de manière spiralaire, par mouvements de reprises et de réénonciation, mais aussi, d'une part en appelant d'autres notions, et d'autre part, en s'appuyant sur plusieurs œuvres, littéraires et théoriques, lues, mises en relation. Le tout jusqu'au vertige. L'heure est sérieuse, mais déclenche une jubilation de la pensée. La relation *comme* jubilation !

La relation jubilatoire

Je poursuis ma lecture. Je trouve la reprise de l'expression « critique de la relation ». C'est qu'on est en droit de se poser la question, tu le sais bien : qu'est-ce que c'est, une critique de la relation ? Et Serge, tu incorpores cette question pour avancer. Tu incorpores ce *tu* qui t'aurait posé la question. Dynamique relationnelle comme dynamique d'écriture, un je-tu interne à la voix, que tu n'as cessé de revendiquer. Ainsi :

la **critique de la relation** demande une recherche de **ce qui fait relation** dans et par le langage. C'est certainement à l'exacte articulation du langage et de la société qu'une telle recherche peut s'effectuer.

On voit ici tout d'abord que, pour répondre à la question implicite que je viens de dire, tu n'utilises pas de formule définitionnelle définitive, telle « la critique de la relation c'est... ». Tu passes par *l'activité* de la notion, en montrant directement qu'elle agit. Tu reprends un mot, qui devient dès lors un opérateur de relation, un levier critique. C'est ce verbe : *demande*. La critique de la relation n'est pas mise en œuvre par une stase, mais par un mouvement lui-même relationnel. C'est l'activité critique. En actes. Il s'agit d'examiner dans chaque œuvre ce qui fait relation, non par des procédés, des thématiques, mais par des faits de langage, prosodie, échos, résonances, organisation du discours, à chaque fois spécifique. C'est un appel vers l'indéfinition au profit du verbe faire. Un faire-relation. Une lecture critique est une invention. Une création.

Puis, on aura remarqué ce « dans et par le langage », lui aussi emblématique de ta poétique critique. Il faudrait bien sûr le relier à Benveniste, « le langage est l'interprétant de la société » (déjà cité plus haut), et à la question encore bien avant lui de l'articulation entre pensée et langage, avec toute une constellation de réponses, d'approches, en résonances, reprises, et souvent non sans heurts (de Humboldt à Benveniste donc, en

passant par la critique de la phénoménologie). Sans développer ici, (j'engage à lire l'étude de Meschonnic sur ce qu'il nomme un « langage Heidegger »²⁸), ils s'agit de poser fermement cette thèse : pas de pensée hors des mots, pas de pensée de la société et du sujet hors du langage à l'intérieur duquel ils naissent et vivent leur vie dans les discours. C'est ce que tu vises dans « l'exacte articulation du langage et de la société », qui permet de sortir des dualismes opposant l'individu au collectif. La notion d'historicité est centrale ici. Ce qui fait la situation du problème (un lieu) est surtout une condition pour l'enquête (« peut s'effectuer »).

Critique de la créativité : la critique comme invention avec les œuvres

Puisque tu travailles depuis une poétique et en inventant ta propre poétique, c'est au faire-relation avec les œuvres de langage que tu t'engages. Pour relancer tes conceptualisations. La relation critique est celle d'une invention critique, par des lectures plurielles, qui sont elles-mêmes des relations en chaînes. La critique est nécessairement chez toi une heuristique, donc en soi une activité relationnelle. Une spirale à l'infini. Je dirais, un liseron : dans chaque article tu t'enroules autour des textes.

Ici il s'agit du poète Jean-Luc Parant et de la poétesse Ariane Dreyfus, en convoquant Deleuze, Lucrèce, Charles Péguy et plus loin Claudel. En analysant les textes du poète Parant, qui « ne cessent de tourner » (p. 189), comme les boules qu'il façonne aussi en sculpteur, tu reviens à la relation, tu ne la lâches pas. Tu écris avec Parant, par contamination continuation. Tu cites par exemple cette phrase de Parant : « Comme si notre tête était composée d'une infinité de corps, comme l'univers est composé d'une infinité de terres et de soleils²⁹ » (p. 193). Et tu inventes cette trouvaille : que le « comme si » est « un opérateur qui n'est ni de comparaison, ni de supposition, mais de relation parce que c'est d'abord un intensif et l'imparfait de la supposition est un présent toujours à l'inaccompli » (p. 193). Tu fais une lecture qui écoute Parant au plus près, en identifiant non des figures de style, certainement pas des stylèmes, des processus et des effets, encore moins des intentions et évidemment pas des messages, mais des mouvements qui se jouent parfois à de l'infime, et ton écriture incorpore ce mouvement. Ici, celui de la spirale, et on notera tous les mots de la relation, en actes, quand tu dis :

Voir c'est toucher comme parler c'est toucher parce qu'avec le poème de la reprise c'est **l'attirance réciproque** qui ne cesse de déplacer tout ce qui peut s'identifier dans un mouvement général de déplacement, de révolution, de clinamen, d'amour. Tout change de place : jeu de chaises musicales ? Il y a dans **ce geste qui met tout**

²⁸ H. MESCHONNIC, *Le langage Heidegger*, 1. éd, Paris, Presses Univ. de France, 1990.

²⁹ J.-L. PARANT, *Les yeux, l'invasion des yeux*, Paris, J. Corti, 2002, p. 303-304.

en relation, fait de tous les termes des échangeurs relationnels continuels, un grand principe d'égalité, une grande visée communiste (p. 192-193)

Ton activité critique touche une politique, est une politique. Ne va jamais sans elle. C'est une éthique, parce qu'elle met en lumière tout ce qui fait l'activité des liens.

C'est ainsi que ta critique relationnelle invente une anthropologie.

La critique anthropologique

La critique de la relation se fait depuis une poétique, et cette poétique procède en fait d'une anthropologie. Pour Parant tu dis : « Le geste de Parant est le geste d'un poème du continu de la relation que l'inaccompli fait à l'anthropologie : c'est un grand poème du divin parce qu'il fait "comme si notre tête était composée d'une infinité de corps" » (p. 193). Pour Ariane Dreyfus : « C'est une anthropologie à la première personne ». Puis en ouverture finale, « La parole répond dans la pensée des autres » (p. 196), et il s'agit de « penser une anthropologie de la relation par les gestes dans le langage. Les gestes du poème-relation répondent à la vie, ils ne la représentent pas, ils ne la mettent pas en scène » (p. 197) et tu es déjà passé au théâtre... avec un appui sur Tadeusz Kantor. D'autres notions vont alors passer au prisme critique : celle de « représentation », de « mise en scène ». De même que pour le poème, tu critiques la notion d'expression (qui rejoue dualisme intériorité/extériorité). Et vient alors encore un autre écho à mettre en relation, cette fois-ci chez Claudel, dans *L'Échange* :

Mais moi, je puis pénétrer jusqu'à l'âme, car la parole
Répond dans la pensée des autres, comme quand je joue je sais que l'autre
répondra, il ne peut pas faire autrement.
Car les voix, c'est comme les couleurs,
Et comme entre les voix, il y a *réponse*
Entre les âmes qu'elles se haïssent ou s'aiment³⁰.

À la myope et au plus infini : érotique des voix, vitesse de la lecture

On a vu comme ta poétique critique s'attache au plus menu, au moindre mot qui fait tout un renversement, mais la focale va de ce très près au plus vaste. C'est ta manière de situer les enjeux les plus décisifs, les plus reliant, à l'épreuve du poème dans toutes les dimensions de son système, qui passe par tous les niveaux du langage (du mot à la phrase, au poème entier, au recueil, à d'autres recueils, à d'autres auteur.e.s). Tu suis des mouvements, que tu appelles parfois des récitatifs, et ici chez Parant, la « litanie » :

³⁰ Paul Claudel, *L'Échange* dans J. Madaule et J. Petit (éd.), *Œuvres complètes, Théâtre*, tome 1, Coll. « Bibliothèque de la Pléiade », Paris, Gallimard, 1967, p. 754, cité par Serge p. 197. Il s'agit d'une réplique de Lechy Elbernon, à la fin de l'Acte 1.

« Avec la litanie de Parant, un geste amoureux infini où la volubilité fond tous les contraires dans un mouvement inimitable emporte dans une voix de l'entrelacs toutes différences et répétition » (p. 197).

On arrive à ce qui pour moi a fait levier créateur, et m'a inspiré la direction pour un travail de thèse, autour des « passages de voix³¹ ». Pour moi, le plus fort de l'interrelation que tu élabores, met au premier plan le corps. Et j'ai pu revoir à nouveaux frais tout ce que la notion de style m'avait caché dans mes études littéraires, et même celle d'écriture, même celle de texte ! Ton œuvre critique a fait pour moi effet de dévoilement. Le corps, chez toi, est la revendication, voire l'exigence d'une sortie de la métaphorisation (corps du langage), et c'est le cœur de ton approche relationnelle. On ne l'a pas quittée dans l'article, comme on l'entend encore :

Il ne s'agit pas de métaphoriser, traduire la relation en métaphores corporelles, mais bien de saisir, au plus près de l'activité discursive, l'activité érotique du langage voire l'érotisation de tout le langage parce que justement le langage n'est alors plus que du corps, une saisie amoureuse de la relation, une incorporation relationnelle, un corps-relation. (p. 188)

Le corps par le poème devient corps-relation. Et en effet, il s'agirait de dire que ce n'est pas du tout une métaphore. J'entends cela autant comme « le corps fait relation », bien évidemment, que comme « le corps *est fait* de relation(s) ». La voix d'un poète est faite d'autres voix de poètes, comme de non poètes, car à quel moment est-on poète ? Est-ce qu'un poète pré-existe à son poème, existe en dehors de son poème ? La voix du poème, si on ne sait ce qu'elle est, du moins sent-on ce qu'elle fait, peut-être, et comment elle agit sur nous : elle augmente et transforme le sujet que nous sommes lorsque nous l'entendons. Car cette voix nous traverse. Physiquement. C'est son événementialité. Cette voix, c'est du corps. Il y a bien une érotique du langage, et au maximum dans un poème, *s'il est poème*. Ce serait un critère de valeur. Voici ce que tu m'as appris, cher Serge.

Et je veux te laisser la voix de la fin, qui ne sera pas une fin mais une promesse de suite (« on continue ! » ponctuais-tu toujours en fin de mail). Reliant tout, repassant toujours par les voix, (la voix *comme* passage m'as-tu dit un jour, et alors j'ai tout compris !), celle des poètes, des dramaturges, des philosophes, des linguistes, tu conclus ton article avec des bouclages notionnels en apothéose, une infatigable énergie de réénonciation qui est à chaque fois re-création. Et, une fois n'est pas coutume, c'est avec une trouvaille métaphorique de la vitesse de ta pensée relationnelle, dont il faut laisser goûter l'humour, car si j'ai parlé de jubilation plus haut, c'est que le rire, celui qui

³¹ Reprenant l'expression « passages de voix » au titre d'une journée d'étude que tu avais organisée à l'université de Caen : « Passages de voix, passages de frontières : poésie, poèmes », 22 mai 2013, j'ai entrepris une recherche doctorale qui a donné lieu à cette thèse soutenue en 2023 intitulée *Passages de voix, essai d'anthropologie poétique, à partir de œuvres de Stéphane Bouquet, Christophe Manon et Frank Smith*. Voir <https://theses.fr/2023PA030053>.

provoque, qui questionne, qui reconnaît et est déjà une forme de connaissance, est de toute ta poétique :

Ce sujet-relation fait un universel de la condition anthropologique en tant qu'activité-poème du langage : par conséquent le poème est ce qu'on peut appeler la « voie rapide » de la relation (...). (p. 200)

Frédérique Cosnier

Bibliographie

Benveniste Émile, « Sémiologie de la langue », dans *Problèmes de linguistique générale 2*, Paris, Gallimard, 1974, p. 43-66.

Benveniste Émile, *Problèmes de linguistique générale 1*, Paris, Gallimard, coll. « Collection TEL », n° 7, 1966.

Cosnier Frédérique, *Passages de voix : essai d'anthropologie poétique, à partir des œuvres de Stéphane Bouquet, Christophe Manon et Frank Smith*, Thèse de doctorat, Paris, Université de la Sorbonne Nouvelle, 2023.

Dessons Gérard, Serge Martin et Pascal Michon (éd.), *Henri Meschonnic, la pensée et le poème : Cerisy-la-Salle, 12-19 juillet 2003*, Paris, France, In Press, 2005.

Martin Serge, *Langage et relation : poétique de l'amour*, Paris, l'Harmattan, 2005.

Martin Serge, « Pour une poétique de la relation », dans *Henri Meschonnic, la pensée et le poème [actes du colloque de] Cerisy-la-Salle, 12-19 juillet 2003 / [sous la direction de Gérard Dessons, Serge Martin et Pascal Michon]*, Paris, In Press, 2005, p. 187-201.

Martin Serge, *L'amour en fragments : poétique de la relation critique*, Arras, Artois presses université, coll. « Études littéraires, manières de critiquer », 2004. 24 cm. Bibliogr. p. 359-362. Index.

Martin Serge, *Langage et relation : Anthropologie du sujet amoureux et poésie contemporaine*, Thèse de doctorat, Cergy-Pontoise, 2002.

Meschonnic Henri, « Oui qu'appelle-t-on penser ? », dans Gérard Dessons, Serge Martin et Pascal Michon (éd.), *Henri Meschonnic, la pensée et le poème, Colloque de Cerisy 12-19 juillet 2003*, Paris, In Press, 2005, p. 251-266.

Meschonnic Henri, *Le langage Heidegger*, 1. éd, Paris, Presses Univ. de France, coll. « Écriture », 1990.

Meschonnic Henri, *Critique du rythme : anthropologie historique du langage*, Lagrasse, Verdier, 1982.

Parant Jean-Luc, *Les yeux, l'envahissement des yeux*, Paris, J. Corti, 2002.

Trabant Jürgen, *Humboldt ou le sens du langage*, François Mortier et Jean-Luc Evard (éd.), Liège, Mardaga, 1992.

Écouter dire, lire, écrire

Charlotte Guennoc

Je commence-continue comme tu le fais : directement, avec l'intransigeance d'une pensée qui est la tienne. Je commence-continue ainsi : L'écoute n'aurait aucune autre fonctionnalité que relationnelle, pas même une fonctionnalité didactique. D'ailleurs, il n'y a, ne peut y avoir de didactique de l'écoute comme il n'y a pas de didactique de la relation. La relation, l'écoute, ne s'enseignent pas. *Ça se vit, ça se raconte*. Tu dis : « Je n'enseigne point, je raconte ». Et tu écris « Je n'enseigne point, je raconte. La voix, la relation : réflexions théoriques et didactiques. Avec Dany Laferrière et Gérard Noiret³² ». Ce faisant, tu écoutes, tu vis en relation.

J'énonce à ta suite ici une difficulté épistémologique : il n'y a pas de cadre qui permettrait d'enseigner la relation. Aucune modélisation ne peut, ne doit, en émaner. Tu refuses tout système plus ou moins transférable, en didactique de la littérature et de la littérature jeunesse, dans ton enseignement de la maternelle à l'université (tu écris « Poétique de la voix en littérature de jeunesse. Le racontage de la maternelle à l'université »³³). Il y a, avec ta voix-relation qui fait le racontage de la maternelle à l'université des façons de faire qui échappent aux modèles dans lesquels on voudrait bien les enfermer. S'il n'y a pas précisément de didactique de l'écoute qui soit possible comme il n'y a pas de didactique de la relation, c'est parce que :

La didactique est un faire relation dans et par l'écoute. Enseigner, c'est écouter. Quand tu dis que tu n'enseignes pas, que tu racontes, tu dis que tout est actif, intransitif. Et tu laisses entrevoir une relation d'écoute.

L'idée de relation ne peut s'employer de façon isolée. Tu dis la voix-relation, tu parles d'un faire relation, tu inventes des mouvements de la pensée qui sont de déplacements conceptuels et des glissements notionnels. L'écoute non plus n'est pas à penser comme notion isolée.

Alors on a proposé, ensemble, écouter dire, écouter lire, écouter écrire pour inventer des façons de faire et essayer le défi de l'écoute-relation.

Écouter lire c'est, avec toi, parvenir à regarder de près ce qu'est l'activité même de lecture. C'est repenser, avec la notion d'expérience, l'épistémologie de la lecture. C'est aussi prendre le risque de transformer la didactique de la littérature en réinterrogeant la notion de sujet lecteur prise dans la dichotomie individu-société ou renvoyée à la seule activité interprétative. C'est surtout observer ce que font vraiment les lecteurs de, dans,

³² *Carnets* [Online], Deuxième série - 8 | 2016

³³ L'Harmattan, Paris, 2014

avec, pour, par leurs lectures. Je reprends ici les éléments d'un projet de recherche construit ensemble en 2016, que nous avons intitulé *Écouter lire les littératures*.

Avec toi, écouter lire déborde un *projet* de recherche. C'est la recherche et la vie. Un faire relation avec et par nos lectures-écritures. Tu engages tout lecteur dans l'enquête, la recherche, pour augmenter l'écoute, contrer les absolutismes, transformer ce que nous appelons littérature « puisque rendue à l'activité de ses lecteurs, elle se pluralise inévitablement et ne se constitue que comme résultante d'une association d'expériences, d'un écouter lire les littératures ». Cela, nous l'écrivons ensemble pour notre recherche.

L'invention d'un faire relation passe par l'invention de formules notionnelles, de ces syntagmes écouter-dire, écouter-lire et écouter-écrire qui sont ces inventions de façons de faire et de publics, qui sont des écoutes, nécessairement plurielles pour dire la pluralité des expériences qui se jouent dans la classe ou ailleurs. Ainsi, on invente une classe de la maternelle à l'université avec les œuvres.

Concrètement, tu inventes des situations (de classe, de colloque, hors les murs) qui donnent voix au lecteur. Simplement. Des situations qui ne nécessitent aucun arsenal pédagogique.

Tu donnes le livre et tu le fais passer de mains en mains.

Tu lis et tu fais circuler des livres

Tu lis et tu fais voguer tes bateaux de papier

Tu fais accrocher des morceaux de texte au mur

Tu fais donner des titres

Tu fais écrire dans les marges, entre les lignes

Tu fais répondre les personnages

Tu écoutes jusque dans les silences

Tu fais écouter jusque dans les silences

Tu fais souligner, surligner, sélectionner

Tu sélectionnes, non pour extraire, mais pour chercher une écoute fine

Tu écris et je te lis

Tu écris et je t'écris

Tu écris et tu fais lire

Tu écris et tu ouvres à tout lecteur les carnets de recherche en ligne

Et je lis dans les carnets de recherche

Et j'écris dans les carnets de recherche.

Tu crées un réseau de carnets de recherche

Tu demandes un billet ou deux

Tu demandes 1, 2, 10 pages et tu les lis

Et tu me fais envoyer 1, 2, 10 pages à Frédérique, Olivier, Mélissa, Carla, Shungo,
Pascal et tous les autres qui sont maintenant mes lecteurs
Et Frédérique, Olivier et tous les autres lisent mes 1, 2 ou 10 pages
Me disent leurs lectures
Et je les écoute me lire, me dire, m'écrire
Nous nous écrivons, nous nous lisons, nous nous disons
C'est cela faire relation
En atelier de lecture
Où l'on écoute dire, lire, écrire
Concrètement
En dehors de toutes modélisations
Avec le souci seul d'inventer nos situations propres
De donner voix
Avec l'envie de prendre corps dans et par l'écouter dire, lire, écrire.

Parce qu'il y a une physique de l'écoute-relation. Dans *Le Français aujourd'hui*,
tu construis avec Gabrielle Vincent « la cabane du poème-relation³⁴ ». Tu écris :

Gabrielle Vincent a inventé la relation contre tout l'époque [...] c'est du cœur de
ses dialogues, de ses traits et couleurs, souvent même dans les interstices, dans les
silences, dans les blancs, les traits rompus, que cette écoute s'aiguise, résonne de
sujets en sujets. Avec Gabrielle Vincent, l'enfant lecteur n'est pas un petit, un
infans, mais un grand, un sujet du langage, un sujet de la relation³⁵.

et tu parles de « force relationnelle avec son coefficient corporel³⁶ »

Il est question, dis-tu, de passage de corps en corps dans et par le langage.

Tu cherches les circulations vraies. On invente la relation parce qu'on passe le
poème et non l'inverse.

On fait relation dans et par l'écoute du poème. Une sorte de corps à corps.

C'est l'écoute-relation qui fait le poème, plus que l'inverse certainement. C'est
l'écoute-relation qui porte la lecture et l'écriture et la parole, plus que l'inverse,
certainement.

C'est l'écoute-relation qui porte le poème et sa lecture.

Cette écoute est à inventer comme on invente, dis-tu, un public pour les lectures,
et ce, avec le poème.

³⁴ « Vers le sujet du poème dans les lectures/écritures ». *Le français aujourd'hui*, n° 153(2), 2006, p. 57.

³⁵ *Ibid.*

³⁶ *Ibid.*

Tu écris d'ailleurs, dans *Voix et relation. Une poétique de l'art littéraire où tout se rattache* : « Il y a relation dans et par le langage quand un rapport tout ouïe s'engage³⁷ ».

Tu nous as donc appris à entendre les glissements sémantiques, prosodiques, paronomastiques. C'est le rythme de l'entre-deux qui fait la voix-relation. Enseigner la poésie, c'est mettre à l'écoute de ces rythmes. Tu écoutes le mouvement de ce qui bouge. Il n'y a jamais de stase, de pose ou de pause.

Tu cites d'ailleurs Georges Braque dans *Ghèrasim Luca, une voix inflammable* : « Ce qui est entre la pomme et l'assiette se peint aussi³⁸ ». Tu cites aussi Charles Péguy :

Ce n'est pas la rime seulement et le commandement de la rime, ce n'est pas le rythme seulement et le gouvernement du rythme, c'est tout ce qui concourt à l'opération de l'œuvre, toute syllabe, tout atome, et ce qu'il y a entre les syllabes, ce qu'il y a entre les atomes, et ce qu'il y a dans le mouvement même³⁹ ».

Écouter dire, lire, écrire, c'est écouter tout ce qui ne peut pas se dire, l'entre-deux, ce qui ne s'entend pas, les silences plein de voix, la relation.

C'est bien parce que « Tout œuvre littéraire est relation dialogique, intersubjective et transsubjective » (tu l'écris dans *Voix et relation. Une poétique de l'art littéraire où tout se rattache*⁴⁰), que les œuvres portent la relation, qu'elles ne peuvent s'enseigner en dehors de toute relation. Et c'est pourquoi nous avons inventer écouter lire, dire, écrire : pour que ces activités du littéraire ne soient jamais hors relation, que le littéraire et plus exactement les activités qui le portent ne soient un espèce d'idéal mais des pratiques réelles, en relation.

La didactique engage une éthique, à plus forte raison, ou de manière forcément radicale, c'est-à-dire sans concession, en didactique des langues et de la littérature puisque l'enseignement de la littérature ne peut, ne doit, évacuer ce que fait la littérature, c'est à dire l'écoute-relation.

Septembre 2023, tu nous envoies un projet de recherche.

Tu nous écris :

Il y a urgence à penser-vivre une anthropologie relationnelle aujourd'hui quand on voit les dangers qui nous guettent à chaque instant : guerres et violences injustes, prédatons et destructions rendant la vie impossible aux plus démunis, manipulations et mensonges empêchant les solidarités, etc., autant d'injustices,

³⁷ Marie Delarbre Éditions, Taulignan, 2017, p. 58.

³⁸ Tarabuste, Saint Benoît du Sault, 2019, p. 15. Tu cites un entretien avec Georges Charbonnier dans *L'Express* du 2 juillet 1959.

³⁹ *Ibid.*, p. 44. Tu cites *Clio, Dialogue de l'histoire et de l'âme païenne* (*Œuvres en prose, 1909-1914*, La Pleïade, Gallimard, 1961, p. 145).

⁴⁰ Marie Delarbre Éditions, Taulignan, 2017, p. 38.

d'instrumentalismes et de pouvoirs iniques qui détruisent les petites vies, au sens de Baudelaire qui ne se limite pas au sociologique, ou les rendent impossibles quand les solidarités, les hospitalités, les libertés mêmes se voient réprimées, interdites, bafouées jusque dans les corps meurtris, affamés, condamnés. S'il faut reconnaître la pertinence des combats sectoriels comme des perspectives globales, on ne peut toutefois s'en contenter au risque de verser dans les impasses bien connues mais toujours rejouées des essentialisations déspecifiantes qui oscillent entre l'individu et la société, le local et le global, la tradition et le contemporain, etc. Penser une anthropologie historique du langage pour aujourd'hui c'est poursuivre avec des moyens nouveaux nombre d'œuvres et de combats du passé dont l'inactualité fait leur utopie au présent des enjeux d'aujourd'hui.

Tu pars, nous vacille. On continue. Tu finis chaque mail par « on continue ». On continue c'est relire, réécrire, redire nos pages de recherche. Corriger pour continuer la pensée, la préciser, ne jamais l'installer.

Charlotte Guennoc

Olivier Mouginot est enseignant-chercheur, maître de conférences en sciences du langage et didactique du Fle-Fls à l'Université de Franche-Comté (France), membre titulaire du laboratoire CRIT (Centre de recherches interdisciplinaires et transculturelles, UR 3224). Ses travaux de recherche portent actuellement sur : les rapports entre apprentissages linguistiques et arts du langage ; les parcours expérientiels avec les œuvres de langage et de culture en classe de Fle-Fls ; les ateliers du dire à l'École et dans un vaste entour social ; le *faire atelier* en éducation et en formation.

CV : <https://cv.hal.science/olivier-mouginot>

Carnet de thèse numérique (2014-2018) : <https://atelit.hypotheses.org/>

Carnet de recherche « Faire atelier (éducation, formation, société) » (depuis fin 2023) : <https://fa.hypotheses.org/>

Frédérique Cosnier est professeure agrégée de Lettres Modernes, docteure en littérature et civilisation françaises (Paris 3 Sorbonne Nouvelle), rattachée à l'UMR 7172 Thalim. Ses recherches portent sur la poétique de la voix, par une anthropologie du discours. Elle enseigne le Français Langue Étrangère et la littérature au CLA de l'Université de Franche-Comté. Elle est poétesse et romancière, membre du collectif « poésie commune » pour les éditions MF et la revue *Les Temps qui restent* ainsi que rédactrice de la rubrique « *Écrire avec* » au sein de la revue *Remue.net*.

Charlotte Guennoc est enseignante de théâtre et de français langue étrangère aux Cours Florent. Elle est également enseignante de français de communication à l'IUT Paris Rives de Seine, auprès d'étudiants en sciences des données. Elle a réalisé sa thèse en littératures sous la direction de Serge Martin, autour de la notion d'écoute. Elle continue à développer cette notion au travers de ses expériences d'enseignement et de lecture.